

Extrait du livre

# Ma robe n'est pas froissée

Corinne Hoex

Cet ouvrage a été publié par  
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

## LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSES »  
Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés. Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau qui est à la base de leur projet éditorial. Mais ce renouveau est moins une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Cet ouvrage est publié avec l'aide de la Communauté Française de Belgique.

Couverture : © Corinne Hoex  
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2007.  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Corinne Hoex

MA ROBE N'EST PAS FROISSÉE  
roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



I



La maison est entourée d'un cercle de peupliers.  
Les feuillages frémissent aux fenêtres des chambres.  
Je vois leur miroitement. Leur grâce. Leur lumière.  
Je respire leur odeur de pluie. Leur parfum de vent  
salé.

Il y a quelques années, un soir, tu me rejoins ici.  
C'est ton dernier été. Ton tout dernier mois d'août.  
Tu as quitté Bruxelles, tu as pris la route de la mer  
et tu te tiens devant moi dans la cuisine au milieu  
des bocaux de groseilles – cet été-là, je me suis lancée  
dans la préparation des confitures.

Le lendemain, ma mère téléphone, vous vous  
parlez longuement et tu repars vers elle. Mais, avant,  
il y a cette soirée. Tu écoutes avec moi le bruissement  
des arbres par la fenêtre ouverte.

À la fin de l'hiver suivant, dans ta chambre, à Bruxelles, un matin, tu ne te réveilles pas. Tu es dans le silence. Un silence absolu où ne s'engage plus aucune des rumeurs du monde.

Ma mère jette tes médicaments, amasse tes vêtements dans des sacs en plastique, entasse ta collection de timbres, ta collection de coquillages, tes *National Geographic*, tes revues de voile dans des cartons. Tu es mort. Elle est veuve.

Durant tes dernières semaines, elle s'agite beaucoup autour de ton corps malade. Elle se met du fard sur les joues et la bouche. Elle se teint les cheveux en noir. Mais elle n'empêche rien. Une repousse blanche, peu à peu, apparaît. Sa coiffure est un faire-part mortuaire.

Tu veux être enterré ici, à la mer, dans le jardin de cette maison rouge, sous les massifs d'hortensias, enroulé dans les voiles de ton bateau. Sur ton lit de mourant, tu répètes ta requête. J'en suis témoin : le malade épuisé est un jeune homme romantique.

Ma mère goûte peu le romantisme. Pendant que je t'écoute, elle arpente la pièce en haussant les épaules, lève les yeux au plafond, soupire bruyamment. À ta mort, elle te fait brûler et disperse tes cendres. « S'il avait eu sa tête à lui, il aurait jugé ça plus propre ! »

Ma mère a de l'aplomb. « Ce n'est pas grave, affirme-t-elle, alors que le cancer envahit ton foie et tes poumons. Tout au plus une jaunisse. Peut-être un peu de bronchite. » C'est comme ça qu'elle explique ton teint bileux et les bonbonnes d'oxygène. Quant à tes cheveux disparus, ton crâne subitement chauve, il n'y a rien à voir, elle t'a pris ton miroir.

Avant cet effondrement, en septembre, octobre, novembre, chaque matin, tu te lèves à six heures, tu enfiles un costume, tu noues une cravate, tu sors ta voiture du garage et tu vas au travail. Mais il n'y a plus d'ouvriers. Plus de contremaître. Depuis des mois, les terribles trancheuses, les dérouleuses, les affûteuses sont immobiles dans l'air glacé. Cette armée de scies, de lames, de courroies, de chaînes, de crémaillères reste désormais pétrifiée. Les grincements d'acier, les chocs métalliques ont fait place au silence.

Tu passes le portail, tu arrêtes ta voiture, tu montes l'escalier, tu t'assieds à ton bureau, tu ouvres un tiroir, tu le refermes, tu prends un stylo, tu le déposes, tu fredonnes. Comme tu fredonnais autrefois en faisant le tour des machines dans la fraîcheur du petit matin ou en allant serrer la main des ouvriers pour leur souhaiter la bonne journée. Tu fredonnes, mais c'est un gémissement qui s'échappe par la mince fêlure des lèvres. Un léger vagissement qui volerait en éclats si tes dents serrées ne le retenaient pas.

Quelque temps plus tard, il y a le halètement de la respiration. Les bonbonnes dressées près du lit. Tes lèvres forcées de s'écarter pour laisser fuir dans le gobelet de carton la matière glaireuse. Tu trembles comme une main vide.

C'est alors que tu as ces mots. Ces choses que tu demandes. Pour après. Quand tu seras guéri. Le ton de ta voix est d'une détermination stupéfiante. Tu veux les peupliers. Le chant de leur feuillage. Tu veux ta chambre à côté de la mienne, ouverte sur ce même espace où frémissent les arbres. Ton corps décharné me donne rendez-vous.

Tu ne viendras pas. Je t'attends quand même. Tout le jour, dans la maison rouge, je travaille à te garder en vie.

Je nettoie les vitres. Je frotte les carrelages. Je récure les évier et les baignoires. Je cire les parquets. Un mélange entêtant d'odeurs d'ammoniaque, de vinaigre, d'eau de Javel et de térébenthine me pénètre les mains.

Dans le fond du jardin, sur l'étendoir à linge, armée du battoir en rotin, je fouette les tapis. Je secoue à la terrasse les carpettes du salon. Je tape les paillasons. J'aère les couvre-lits. J'exige que tu respire dans chaque chose que je touche.

Quand j'encaustique les meubles, je brosse longuement le bahut sculpté de fleurs où est posée ta photo.

J'ai pris cette photo pendant que tu gréais ton *Ponant*. Tu portes ta vareuse de marin. Tu as le teint hâlé. Tes cheveux argentés luisent au soleil.

Tu es enfermé dans un cadre bleu, en pierre de lazulite.

Dans la remise se trouvent ton vélo, ta caisse à outils, tes sandales, ta casquette, ton sac à voiles, ton ciré, ton suroît, tes gilets de sauvetage, chaque chose rangée telle que tu l'y as mise, selon un ordre maniaque, avec une précision millimétrée. Impossible d'introduire quoi que ce soit qui m'appartienne.

Sur une étagère est posée la bouteille qui enferme un voilier en réduction, équipé de ses espars, ses fanions, ses cordages.

J'avais huit ou neuf ans, l'été où tu l'as construit, acheminant par le goulot, avec des pinces longues et fines comme des doigts d'insecte, chacune des pièces que tu assemblais. Debout en silence près de toi à la grande table du salon, j'avais pour mission de te tendre la colle, le stilet, le chiffon, le buvard, le bâtonnet enroulé d'ouate. Sans cesse sur le qui-vive, je m'efforçais, sur un simple mot et même, de préférence, devant ton injonction, de satisfaire tes demandes, endossant avec fierté le privilège d'être rabrouée dès la plus petite seconde d'hésitation, congédiée, destituée si un tube coulait ou si le pinceau perdait un

poil. Mais, à ce prix, retenant mon souffle, je restais près de toi, penchés, ensemble, sur cette étrange mise au monde qui, dès la naissance, emprisonnait dans un bocal le fruit de tant d'attentions.

Quand le résultat fut parfait, lorsque tu eus terminé de peindre à la gouache bleue sur la panse du récipient les vagues de la mer, avec un peu de blanc pour l'écume, tu as soulevé ton chef-d'œuvre hors de portée de mes mains et tu l'as déposé d'autorité au-dessus de la cheminée en défendant que je m'en approche.

Depuis longtemps, la bouteille et son voilier ont émigré dans la remise. Je n'y ai jamais touché.

Un jour, je m'autoriserai à dévisser le bouchon doré. J'apercevrai par le goulot, dans son espace intime, l'hôte de la bouteille. Je humerai l'énigme fanée d'une insaisissable exhalaison de bois, de papier et de glu séchée. Mes doigts, à cet instant, lâcheront leur trésor. Le bricolage sacré se fracassera sur le sol. Les vagues immobiles se briseront en éclats. J'assisterai au naufrage.

Je me souviens que, pour mes douze ans, tu m'as offert, très solennel, une boîte noire, capitonnée de satinette, dans laquelle s'enchâssaient un compas et ses accessoires, argentés et luisants. J'ai tracé des infinités de cercles parfaits, de rouages, d'engrenages dont tu occupais le centre.

Mon bureau se trouvait à côté du tien. Dans la même pièce. Au retour de l'école, je faisais mes devoirs sous haute surveillance. Tu contrôlais chacun de mes mouvements, la manière dont je couchais le compas dans son logement, rabattais le couvercle, poussais le clapet de sécurité, déposais la boîte dans mon cartable.

Tu aimais l'ordre. L'exactitude. Les collections. Les catalogues. Les inventaires. Tu es mort méticuleusement. Une métastase ici. Une autre là. Le pancréas. Le foie. La vésicule. Les poumons. L'estomac.

Je songe souvent, depuis ta disparition, à cette boîte à compas. Je pense aux gestes auxquels, pour te convenir, je me suis appliquée et qui sont devenus

mes gestes. Regarde les livres alignés au cordeau dans la bibliothèque, dont aucun ne déroge à l'ordre alphabétique. Les facturiers équipés d'étiquettes et d'intercalaires. Les provisions disposées à l'équerre dans les placards de la cuisine.

Du haut d'un ciel sans nuage, tu observes ta fille, épinglée ici-bas par la pointe acérée d'un compas d'argent.

Tu étais maigre comme une lame. La voix coupante. Les yeux précis. Un homme de proie. Je guettais cette tension de ta face.

Lorsque j'étais enfant, ton piège, à tout moment, se refermait sur moi. Dans ton regard passait une lueur de triomphe : « Es-tu certaine de n'avoir rien oublié ? » Un ton cinglant, diabolique.

Ma tête était en feu. La sueur suintait sous mes cheveux, picotait dans mes sourcils, perlait à mon visage. Tout le sang s'amassait là-haut. Et mes pieds, mes mains étaient glacés, inertes.

Je fouillais ma mémoire. Avais-je négligé de ranger mes cahiers ? De débarrasser mon assiette et mon verre ? De te souhaiter la bonne nuit ? De te dire merci ? Tes gifles s'abattaient, du plat et du revers. Des gifles hargneuses qui s'acharnaient à te venger de cette médiocre progéniture.

Je me souviens de rares instants de répit. Une balade le long des quais. Une promenade en barque sur les canaux de Bruges. Une sortie en mer quand

j'étais adolescente et que je partageais ta passion des bateaux. Des moments magiques dont le plus beau fut, quelques mois avant ta mort, cette soirée du mois d'août devant les peupliers de la fenêtre.

Toutefois, hormis ces exceptions, l'angoisse, en ta présence, m'a toujours mordu le ventre. Même alité, dans tes dernières heures, tu as puisé l'énergie de me persécuter.

Tu n'avais pas, il est vrai, à requérir mon aide pour te présenter l'urinal, te tendre le gobelet des vomissures ou te laver les lèvres. Ma mère et son état-major s'en chargeaient.

Mes fonctions étaient d'un autre ordre. J'étais vouée à tes reproches, assise trop loin, et tu te plaignais de mes chuchoteries inaudibles, puis trop près, et tu accusais ma voix sonore, tu incriminais mon parfum, tu dénonçais ma respiration, l'air vicié que projetait mon souffle.

Tu ne capitulais pas. Tu m'aimais jusqu'au bout.

À l'adolescence, la peur de toi m'a tenu lieu de raison d'être. Pas de surprise-party, de dancing, de sortie. Ni boogie-woogie, ni bossa-nova, ni twist, ni slow, bien sûr. Aucun cavalier. Aucun flirt. Je suis restée « la fille de mon père ».

Plus tard, j'ai roulé dans la confortable *Volvo* blanche que tu m'as prêtée, avec toit ouvrant électrique et direction assistée. Je me suis installée face aux étangs dans l'appartement meublé que tu as mis à ma disposition et dont tu me permettait d'user aussi longtemps que je me conduirais bien, c'est-à-dire comme tu l'entendais. Il n'y a jamais eu de révolte. Jamais de colère. J'étais une femme entretenue.

Il m'arrive parfois, à présent, de décider de tourner ta photo vers le mur. Telle une chose sans importance. Je me dirige vers le bahut, je saisis le cadre, je plaque face au papier peint ton visage bronzé aux cheveux d'argent. La douleur me casse en deux.